

De Patricia à Maradona



Patricia Barone incarne dans le tango une intégrité artistique et un engagement sans faille. Elle apprécie aussi Maradona, génie foutraque, mille fois disgracié, retrouvé.

Elle se promène bien à l'aise entre quelques Classiques et beaucoup de Modernes, voix grave et maîtrisée, mais ce soir-là, elle n'est pas sur la scène de « Clasica y moderna », la librairie-restaurant-salle de spectacle de l'avenue Callao. Toujours les mêmes cheveux courts, la même présence résolue, déterminée, Patricia Barone est une force qui chante, un tango en marche.

Elle se produit ce 23 juin 2009 sur la même avenue mais un peu plus bas, à « Notorious », magasin de disques, jazz argentin, restaurant-salle de spectacle aussi ouverte aux productions alternatives de tango, de folklore. Enfin, jusqu'à ce mois de juin 2009 car depuis, le lieu a tiré le rideau sur les concerts, jeté l'éponge. Lessivé. Le témoin est à prendre, le gant à relever. Entrepreneurs, à vot'bon cœur, à vos folies s'il vous en reste (« franchement, cela va mal », nous lâchera quelques jours plus tard Susana Rinaldi derrière son bureau de l'association argentine des interprètes).

Mais elle est là aussi, la *Tana*, à une table discrète de ce « Notorious » au bord du précipice, et cela dit quelque chose de confraternel et respectueux que Patricia Barone attire vers elle dans le petit monde tanguero.

Nous les avons rencontrés, elle et son homme, Javier Gonzalez, son guitariste et arrangeur aussi, en novembre 2001, dans un Buenos Aires au bord de la crise de nerfs. Un mois plus tard, c'était la valse des présidents, les casseroles devant la *Casa Rosada*, les balles, les morts de la répression. Nous la connaissons en fait depuis 1994 et son album « Amasando otra historia » enregistré en nom collectif sous l'appellation « Patricia Barone y la Yapa ». Déjà, elle était à la recherche de textes, de tangos nouveaux à l'écoute des palpitations du monde, des révoltes, des vaincus. Déjà, la volonté de s'aboucher à la poésie engagée d'un Hector Negro était là. Peu de temps après, nous la retrouvons parmi les artistes d'une éphémère « movida del tango » dont elle partageait l'urgence et la revendication d'espace à côté d'un tango « officiel », trop souvent confit.

Elle revint à nos oreilles à travers sa collaboration avec Alejandro Szwarzman dans un nouvel album, « Pompeya no olvida », en 1999. Après la crise de 2001, semaine après semaine, nous reçûmes les mails d'un collectif dénommé « Autoconvocados por el tango », expression de la militance artistique au sein du Parti Ouvrier (Partido obrero). Pour Patricia Barone et Javier Gonzalez, la musique et le combat social n'ont jamais fait route séparément. En 2004, un nouveau disque, « Gestacion », jetait un pont sur dix ans de carrière, témoin d'un

répertoire toujours plus contemporain et d'une élégante révérence à l'héritage des grands classiques. Cet été, devant le public de « Notorius », à l'heure où le tango de Buenos Aires ne sait plus trop sur quel pied danser, économiquement asphyxié, et s'affiche parfois dans des compromis hasardeux, Patricia Barone projetait plus que jamais la silhouette de l'intégrité artistique et sa forte personnalité d'interprète toujours inclassable.

Elle prépare un nouveau disque où figurera un thème écrit par la « Tana » Rinaldi, sa spectatrice d'un soir. Sa flûtiste et bandonéoniste, Paula Liffschitz, était déjà dans la « movida » quinze ans plus tôt, façon de dire que l'aventure continue et le combat avec. En 2002, alors qu'elle travaillait ce texte de Szwarzman, « Pompeya para Diego era Paris » (1), Patricia et Javier nous avaient raconté la forme d'affection qu'ils portaient à un certain Diego Armando Maradona alors en perdition entre ses velléités rebelles pro-castristes, son addiction à la coke et l'immense fardeau d'être une icône argentine quand il aurait sans doute souhaité demeurer à jamais le « pibe de oro » de Villa Fiorito, au milieu des « Cebollitas » -une équipe aux petits oignons-, balle au pied, rêves d'enfant intacts.

Oui, Diego portait comme une croix d'être à la fois l'incarnation d'une culture populaire infiniment bavarde et joyeuse, et celle d'un opium du peuple castrant l'énergie des révoltes en cavalcades violentes, sinistres, instrumentalisées de tous côtés autour des stades. Et voilà que sept ans après, Diego, « El Diego de la gente » comme dit son autobiographie, est aux commandes de la sélection nationale du football argentin. Comment doit-on le prendre ? Sublimation ? Trahison ? Enième feinte d'un génie foutraque désormais sanctuarisé à l'écran par Kusturica ? Allons, si « le ballon ne se souille pas » (2), le tango de Patricia lui, ne ment jamais. Et la lutte continue. Quel contre-pied !

JEAN-LUC THOMAS

(1) : « Pompeya pour Diego (Maradona), c'était Paris », superbe poème, tendre et amer, qui figure sur l'album « Gestación »

(2) : « la pelota no se mancha » citation de Maradona, s'excusant de ses faiblesses, lors de son jubilé, et disant ému aux larmes que le football n'avait pas à payer pour elles.